

Cha-cha Queen

Des heures que je roulais, depuis que Gibus m'avait appelé pour me dire de me barrer avec le fric. J'avais envie d'un café. Et de pisser aussi. Pas forcément dans cet ordre là. Le jour avait foutu la nuit à la porte depuis longtemps. Les kilomètres défilaient. J'avais même pas pris le temps de manger. Le stress, ça m'a toujours coupé l'appétit. *Tire-toi, on est grillé*, qu'il avait dit. *Prends le pognon, on se retrouve à la bergerie*. Pouvait pas trouver un endroit plus proche, ce con !

Le type qu'on avait braqué trempait dans toutes sortes de trafics. Point positif, le coffre était bourré de pognon. Point négatif, on risquait notre peau. Dans le milieu, on le surnommait le « Charcutier » et c'était pas pour son sens du petit commerce. Avec des mecs comme lui, valait mieux pas jouer au plus malin. Si on s'y risquait, fallait être sûr de son coup. Et, surtout, ne pas se faire choper. A l'évidence, on avait foiré quelque part.

Je commençais à être parano, les yeux aimantés par le rétroviseur. Elle me suivait depuis combien de temps cette Audi noire ? Et la Peugeot grise ? Bref, j'avais besoin d'une pause. Le panneau routier promettait une aire de repos à proximité. Station service et restauration. Je pourrai faire le plein, me dégourdir les jambes, manger un bout et surtout pisser un coup. J'ai pris la bretelle de sortie.

J'ai contourné les pompes à essence pour me garer devant l'entrée de la station. Arraché à la torpeur de l'habitacle, je me suis étiré longuement. Douché par l'air froid de janvier, j'ai repoussé l'état de somnolence qui me guettait. Quand j'ai entendu le son des basses, j'ai cru que c'était dans ma tête. Trop d'heures à rouler, trop de moteur dans le cerveau. Puis j'ai vu l'enseigne lumineuse, allumée en plein après-midi. *Cha-cha Queen* que ça disait. J'ai rien compris, j'ai pas cherché à savoir. J'ai récupéré discrètement quelques liasses de billets dans le grand sac de sport rangé dans le coffre. Je les ai glissées dans mon paletot. Faut jamais sortir à poil.

J'ai tiré la porte de la station et j'ai repéré les toilettes droit devant. J'ai pas perdu une minute. Chutes du Niagara sur la faïence blanche, soulagement immédiat.

Ensuite, j'ai commandé un jambon-beurre et un café à l'adolescent boutonneux derrière la caisse. Le sandwich était mou, comme imbibé de flotte, et le café brûlant.

La musique en sourdine dans ma tête ne s'arrêtait pas. Mes nerfs recommençaient à se tendre. C'est là que j'ai eu envie d'un verre. D'un bon whisky « pure malt ». Des mois sans une goutte. Pour garder la maîtrise, l'esprit clair. A priori, ça n'avait pas changé grand-chose. Avec ou sans alcool, j'étais toujours dans la merde. En jetant mon gobelet de café, j'ai demandé au gamin derrière le comptoir s'il n'avait pas un truc plus fort.

Pour ça, faut aller au thé dansant. Ils ont la licence IV. Il a fait un signe de tête vers deux portes battantes au fond du rade. C'était ça la musique. Un putain de thé

dansant. Un truc improbable accroché à une station d'autoroute. Si j'avais pas eu tellement envie de boire, j'aurais fait demi-tour, rempli le réservoir d'essence et direction la bergerie. Mais ce verre, il me le fallait pour continuer. On m'a toujours dit *l'alcool te perdra*. Faut croire qu'ils avaient raison.

Quand j'ai poussé les portes, la musique m'a explosé à la gueule. Accordéon, percussions, trombones, et tout le tintouin. J'étais en boîte de nuit à quatre heures de l'après-midi. Délirant. Enfin, en boîte de nuit... C'est beaucoup dire. Moyenne d'âge des gens sur la piste et de ceux avachis sur les banquettes autour : soixante-dix balais. Il me manquait bien vingt piges pour me fondre dans le décor.

J'ai observé quelques minutes tous ces vieux s'agitant par couple sous une boule à facette géante et des spots colorés. Vêtus avec soin, les hommes en chemises, les femmes en chaussures à talons et robes élégantes. Des longues, des courtes, qui s'élevaient en virevoltant autour des jambes des partenaires. Ils souriaient tous avec leurs chairs flasques exhibées sans complexe. Ridicules.

À gauche, un long zinc s'étendait le long de la piste. Un type gaulé comme un cure-dent officiait en tant que barman. Mains tremblantes de trop d'alcool ou d'un Parkinson avancé. Avec ses trois cheveux gris sur son crâne chauve, il semblait en bout de course. En voilà un qui ne se jetterait pas sur le dance-floor, ou alors pour y mourir.

J'ai commandé un scotch. Avec glaçons, pour les deux premiers. Les deux suivants, je les ai pris secs. Huit mois et douze jours sans une goutte. Fallait rattraper. Le problème, c'est qu'en huit mois et douze jours, l'organisme avait oublié comment gérer. L'ivresse est vite arrivée. Les emmerdes aussi.

Quand elle s'est accoudée près de moi, j'ai essayé de l'ignorer, le nez dans mon verre. Elle avait des cheveux mi-longs teints en blonds, tout en volume. Un visage avachi par les ans, froissé de rides, et des yeux bleus fardés à l'extrême. On devinait qu'elle avait dû être très belle. Une beauté à la Catherine Deneuve. Fanée mais pas totalement séchée. Quand elle m'a proposé de danser, j'ai décliné. Elle avait une voix un peu rauque, broyée par la clope. Elle a insisté. *Allez, juste une valse, tu vas pas me laisser en plan, mon chou*. Je sais pas si c'est le mot valse qui m'a rappelé les repas de famille où je tournoyais avec ma mère, ou le *mon chou* dont l'assurance ne tolérait aucun refus, ou bien encore les quatre whiskys déjà ingurgités, toujours est-il que j'ai cédé.

Elle m'a entraîné sur la piste. Les pas sont revenus tout seul, mon corps se souvenait. Et un, deux, trois, et un, deux, trois. Elle se tenait serrée contre moi, nos pas synchronisés. La musique nous portait, littéralement. Pendant un moment, j'ai vrillé. Soudain, plus rien ne comptait que ce un, deux, trois, un, deux, trois, les violons, cette femme dont le corps bougeait à l'unisson avec le mien, les spots qui balayaient l'espace et les yeux bleus de ma cavalière. Elle tenait la forme,

probablement plus que moi, malgré les ans qui nous séparaient. Elle m'entraînait et j'étais embarqué. Du pur plaisir, un élan jouissif. Danser, laisser le rythme prendre le dessus, ne plus penser à rien. Lorsque la valse s'est terminée pour enchaîner sur une salsa, elle m'a gardé contre elle et je l'ai laissé faire, alors que je n'avais aucune idée de comment on dansait ce truc. J'étais clairement bourré. Au final, c'est elle qui guidait. Je me sentais euphorique. J'aurais pu mourir là, sur-le-champ, et tout aurait été parfait, à sa place. Je sais, c'est n'importe quoi.

Je devais avoir l'air bien ravagé, parce que c'est le moment que l'homme de main du Charcutier a choisi pour nous interrompre. La Deneuve a été surprise quand j'ai stoppé net. Autour de nous, les couples continuaient à tourner.

Je l'ai reconnu de suite. Une gueule comme ça, on l'oublie pas facilement. Son visage était marqué d'une cicatrice de brûlure sur la joue gauche. On racontait que son patron avait joué au jambon fumé pour le mettre au pas. J'ai jamais su si c'était vrai. En tout cas, en le voyant, j'ai pas douté longtemps. J'étais cuit. Il avait une main dans sa poche et je devinais qu'elle cachait un flingue pointé sur moi. *C'est bon maintenant Billy Elliot, j'ai pas toute la journée !* J'ai vite dégrisé. Il m'a fait signe d'avancer vers la sortie. J'ai capitulé, réfléchissant à mes options. N'en trouvant aucune de recevable.

L'ancêtre a voulu me retenir, une main sur mon épaule. *Eh, où tu te sauves mon chou ?* Je l'ai bousculée pour me dégager. Elle a vacillé sous la poussée, un instant j'ai cru qu'elle allait tomber. J'ai jeté : *Dégage mémé, fous moi la paix.*

Ses lèvres se sont pincées et elle a froncé les sourcils. Elle paraissait choquée. J'ai bien senti que j'allais trop loin avec la pauvre vieille. J'aurais presque eu de la peine si j'avais pas eu d'autres soucis plus urgents.

Je l'ai planté là et je suis sorti avec le gars. On est d'abord allé jusqu'à ma voiture pour récupérer le sac de billets. Puis, il m'a guidé à l'arrière du dancing où il avait garé cette saleté d'Audi noire. J'étais pas parano. Le terrain était légèrement en pente et s'enfonçait dans une forêt de conifères. Il n'y avait pas un chat. Il a sorti le pistolet de sa poche. Plus besoin de le cacher. J'étais incapable de trouver un moyen de m'en sortir. J'aurais pas dû picoler. Il allait probablement me refroidir au milieu des pins. Un promeneur ou un gars venu pisser à l'abri des regards trouverait un jour mon corps en décomposition bouffé par des écureuils. J'ai bafouillé, tenté de négocier. Le sbire m'a dit de la fermer. Contre toute attente, il a ouvert le coffre de sa bagnole et m'a fait signe de monter dedans. Je serai bien installé pour faire le trajet en sens inverse. Son employeur n'était pas ravi de s'être fait détrousser, aussi préférerait-il me péter les genoux lui-même. Il avait également quelques projets charcutiers pour moi. J'ai presque regretté la balade en forêt.

Quand la détonation a retenti, j'ai cru qu'il s'était foutu de moi et qu'il venait de me tuer, là, sur cette terre battue envahie de chiendent. Cependant, c'est lui qui s'est écroulé, le torse dans le coffre, laissant place à ma blonde ridée. Elle tenait un revolver, plus petit que celui du gars, mais à priori très efficace. J'étais

scotché, sans mauvais jeu de mots alcoolisé. Elle en a profité. *Tu vois p'tit con, faut faire gaffe dans la vie, tu sais jamais sur qui tu vas tomber. T'as exagéré tout à l'heure. J'ai pas aimé. T'étais pas né que j'en matais des plus durs que toi, crois-moi. Je t'ai de suite repéré mon chou, tu sens les embrouilles à plein nez. Vu ce qu'il y a dans ce sac, je me suis pas trompée. Tss-tss, bouge pas de là. Comme tu peux le voir, je cours moins vite qu'avant, mais je tire toujours aussi bien.*

Sans cesser de me braquer, elle a ramassé la clé de la voiture que le gars avait lâchée en mourant, ainsi que son arme. Elle m'a ordonné de pousser le reste du corps dans le coffre avant de le refermer. Ensuite, c'est le sac de biftons qu'elle m'a demandé de déposer sur le siège passager. J'ai pas moufté, je voulais pas m'en prendre une.

Elle m'a dit de m'allonger à plat ventre sur le sol dur et froid, les mains derrière les reins. Là encore, j'ai obéi. Je n'avais pas vraiment le choix. Un brin d'herbe me chatouillait les narines et une pierre s'enfonçait dans mes côtes.

T'as de la chance de savoir valser mon chou et qu'il n'y ait plus de place dans la malle. Tu t'en sors bien. Amateur, va ! La portière a claqué et elle a mis le contact. J'ai pas bougé. Le son du moteur s'est éloigné, relayé par celui d'un tango qui s'est élevé d'un coup avant de retomber en sourdine. Quand je me suis relevé, deux danseurs usés se pelotaient près de la porte de secours du dancing. Mémé s'était envolée. Ça n'avait pas duré plus de dix minutes.

Autant vous dire que j'ai jamais foutu un orteil à la bergerie. Gibus c'est pas un comique, et j'avais pas envie de dérouiller. En lot de consolation, j'avais sauvé les quelques billets glissés dans mon manteau. C'était pas grand chose comparé au pactole, mais les coupures étaient grosses et les liasses épaisses.

J'ai traîné dans les parages pendant quelque temps, à la recherche d'une solution. Rapidement, j'ai convaincu le patron du dancing de m'embaucher à la place du cure-dent. Ainsi, tous les week-ends, je joue au barman pour le thé dansant. J'attends. Planqué derrière le comptoir, une bouteille de bourbon à portée de main, je guette ma dancing queen. Je patiente, j'anticipe. J'espère la voir un jour pousser les portes battantes. Elle s'avancera au rythme de la musique, avec son brushing impeccable et ses yeux peinturlurés. Et là, je la ferai valser, la vieille salope, mais pas de la même manière. On verra qui est l'*amateur*. Bien sûr, j'ai conscience qu'il y a de grandes chances pour qu'elle ne revienne jamais. Mais j'en ai rien à foutre. Je lâche pas. Et cha-cha-cha.